

Les arbres de Vaillancourt en forêt amérindienne

Guy Sioui Durand

Number 54, 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46748ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sioui Durand, G. (1992). Les arbres de Vaillancourt en forêt amérindienne. *Inter*, (54), 54–56.

LES ARBRES DE VAILLANCOURT EN FORÊT AMÉRINDIENNE

Guy STOUT DURAND

Trois forces, concernant l'histoire, la solidarité avec les Amérindiens et l'inversion artistique des contextes sculpturaux, font de la première manifestation solo d'Armand VAILLANCOURT à Québec au Lieu, centre en art actuel, une manœuvre d'envergure.

Quatre faits y concourent, tous de l'ordre de la mobilité, de la mutation, de transversalité :

1 — le départ éternel du romancier et homme d'affaires Roger LEMELIN.

2 — l'aménagement de la sculpture l'Arbre de la rue Durocher (1953) au Musée du Québec — ce matin 12 mai, j'ai croisé le camion transportant l'imposante sculpture :

3 — l'agencement dans le Mail Saint-Roch, parmi les sculptures-totems, d'un nouvel arbre, cette fois fabriqué avec les billots récupérés il y a douze ans au bas de la chute Montmorency à Beauport :

4 — puis dans les locaux du Lieu, un autre type d'arbre, fait celui-là de carcasses éventrées de pneus (symboliquement en provenance du dépotier de Saint-Basile-le-Grand), mettant en relief une mappemonde de tous les cataclysmes, politiques et écologiques menaçant la planète.

Voilà une manœuvre mass-médiatique qui a d'ailleurs trouvé écho dans la presse à grands tirages (La Presse, Le Soleil, Le Journal de Québec et Voir) ¹.

Tel un chaman, rétrécir l'histoire. Pas la mémoire.

16 mars 1992. Le cancer emporte dans la mort Roger LEMELIN. Cette même journée, Armand VAILLANCOURT arrive plein de vitalité à Québec. L'histoire a de ces coïncidences... Il y a 21 ans, en 1971, les deux hommes s'étaient affrontés « dans » une sculpture, celle du triptyque créé par Jordi BONET

au Grand Théâtre de Québec (Le passé, le présent et le futur, la mort, l'espace, la liberté, 1969-70). BONET avait fait du poète Claude PÉLOQUIN son complice en inscrivant « Vous êtes pas écoeurés de mourir, bande de caves c'est assez ».

Roger LEMELIN, imbu de ses réussites littéraires (Au pied de la pente douce, Les Plouffe) et de téléroman (Les Plouffe, La Pension Velder) était allègrement entré dans le jet set de la petite bourgeoisie d'affaires canadienne-française catholique. Il s'apprêtait à devenir l'éditeur du journal La Presse, alors propriété de Paul DESMARAIS (Power Corporation) au moment de la montée de l'indépendantisme. Nous sommes à un an de la Crise d'octobre. Le Front commun syndical prend forme (Louis LABERGE déclarera sur les barricades de grève de La Presse qu'il « faut casser le régime » tandis que les TRUDEAU-MARCHAND-PELLETIER-LALONDE de la « société juste » et d'un pouvoir central fort à Ottawa, envoient paître « les gars de LAPALME ».

Roger LEMELIN porte donc l'étendard des valeurs et du bon goût de la droite. Il prendra en 1970 la tête du mouvement qui, au nom du bon goût, voudra faire retirer ou à tout le moins cacher le texte du poète PÉLOQUIN que Jordi BONET a inscrit sur un des triptyques fabuleux du Grand Théâtre. LEMELIN a la télé privée et les médias comme écho. À l'opposé, un comité pour la défense de la murale a recueilli près de 3500 signatures. Une grande manifestation a lieu. Le Conseil International de la langue française ainsi que le sociologue Fernand DUMONT donnent leur appui au comité. Il ne manquait qu'Armand.

Armand VAILLANCOURT a à ce

moment les projecteurs internationaux braqués sur lui ! Il a gagné le concours international du projet de la sculpture-fontaine de l'Embarcadero Plaza à San Francisco. Il fait la une des médias (au vernissage il inscrit « Vive le Québec Libre » sur sa sculpture-fontaine ². Mais la renommée du sculpteur n'avait pas attendu la consécration américaine ³.

VAILLANCOURT arrive donc au Grand Théâtre sur un cheval, portant une armure et une lance dont le fanion est gravé du mot Liberté. Son étendard vient en droite ligne de l'arbre, de l'acier en fusion, de la non-institution.

VAILLANCOURT s'attaque durement à Roger LEMELIN. Il désarçonne le chevalier de la droite qu'il qualifie de « déjà mort, croulant, être vulgaire, politicien, malhonnête, bourgeois, colonisé, schizophrène, maladroit et imbécile ». ⁴

16 mars 1992, donc, quand Armand VAILLANCOURT revient à Québec, LEMELIN trépassa. Coïncidence ? En tous cas, on ne peut s'empêcher de songer qu'à la dernière minute, Roger LEMELIN n'ait pas été « écoeuré de mourir », lui qui une semaine plus tôt déclarait dans La Presse combattre le mal mortel de manière non cave...

Ce n'est là qu'une des dimensions riches d'histoire de la culture québécoise qui font de la présence d'Armand VAILLANCOURT au Lieu, centre en art actuel — le Lieu est situé la rue du Pont dans la basse-ville, territoire des Plouffe, Saint-Roch étant une paroisse limitrophe à Saint-Sauveur — un événement mass-médiatique en soi. En effet, il y avait beaucoup plus important. L'énergie créatrice du déploiement des sculptures, l'endroit choisi et la thématique que VAILLANCOURT met en œuvre créent ensemble un événement qui déborde du côté de la solidarité éthique, esthétique et politique.

Les sculptures-totems dans le Mail Saint-Roch, ou l'Hommage aux Amérindiens

Sur plus de 50 pieds Armand VAILLANCOURT a installé une douzaine de sculptures-totems impressionnantes. Il n'est pas facile de déborder la lourdeur architecturale de ce couloir défraîchi et à démolir. Les œuvres alignées de VAILLANCOURT, telle une « longue maison iroquoise composée de totems/radeaux », y réussissent.

« Le Mail se retrouve ainsi décoré de grandes et nombreuses pièces de bois en son centre, ce qui lui donne finalement l'air d'avoir été refait au complet par VAILLANCOURT. Pour cette semaine, il signe en quelque sorte tout le lieu, en plus du Lieu. » (Le Soleil) ⁵

Les sculptures du Mail forment un ensemble nommé La terre autochtone. Elles « expriment le désir de rapprochement et de compréhension de tous les peuples et de toutes les nations qui habitent les territoires d'Amérique ».

Leur taille énorme (plus de quinze pieds de haut) se combinait à des tensions (les câbles) modifiant des formes en apparence semblables mais toujours différentes, coiffées chacune d'un symbole communicationnel amérindien. Cette déroute de la morosité tient certes au génie sculptural de VAILLANCOURT pour des échafaudages équilibrés à partir de matériaux des plus insolites. Ici il s'agissait de planches, de madriers et de troncs récupérés, de tensions et de boulonnage qui laissent voir la structure de la tente, le fracas de bras solidaires en assemblages constructivistes. Ces éclisses agrandies étaient cependant adoucies par le ton des coloris. Mais plus important encore, cette signalétique amérindienne qui sied bien à la libido vitale d'une thématique qui a toujours maintenu Armand VAILLANCOURT dans la verdure de l'acte créatif.

Dans toute la discorde politique et mass-médiatique qui règne actuellement, les sculptures Hommage aux Amérindiens de VAILLANCOURT récidivent. Pour bien « visualiser », sa complicité de toujours — on sait que déjà en 1957, VAILLANCOURT avait sculpté sur bois une remarquable sculpture-totem Justice aux Indiens d'Amérique ⁶ — VAILLANCOURT a stylisé au sommet de chacune des sculptures des symboles appartenant aux Premières Nations. Ce langage de la vision du monde fabuleuse des Amérindiens est l'expression du cœur. Ici toute la puissance guerrière est stylisée en « force tranquille » ne cherchant à exploser que dans l'imagination. Noblesse poétique. Sous l'arche de passage on pouvait lire en trois langues :

« N'oublions pas que nous habitons ensemble la même terre autochtone. »



Armand VAILLANCOURT au Lieu, installations au Mail Saint-Roch. Photo : François BERGERON

Le beau poème de John COLLIER traduit cette vision :

Le credo des Iroquois

Il croyait en un esprit tout puissant, dans l'immortalité de l'âme, dans la vie éternelle et dans la fraternité de toute vie.

Pour un Iroquois, un cœur reconnaissant était prière

Il ne cherchait pas à instruire le Grand Créateur

sur ce qu'il fallait faire sur la terre et dans les cieux.

Car il avait foi dans la sagesse du Créateur.

Le Créateur sait ce qui est juste et bon.

Il croit qu'il est naturel d'être honorable et franc, et lâche de mentir.

Sa promesse était un serment.

Il détestait et méprisait un menteur.

Considérait toute malhonnêteté comme une faiblesse.

Il croyait dans la révérence envers ses parents

et dans leur vieillesse, il les supportait,

juste comme il s'attendait à ce que ses enfants le supportent, lui.

Il honorait son père et sa mère et leurs parents avant eux.

Il croyait en un esprit miséricordieux.

Préférant le mot à la revanche, Dans la conversion des ennemis en amis.

Il croyait dans la paix.

Le sentiment de fraternité universelle était toujours sa politique.

L'hospitalité était sa première vertu.

Il n'existait pas de gens plus généreux.

Il ne croyait pas en la tyrannie, et il défendait ses territoires avec justice, tolérance et restriction.

Il n'avait pas de système de caste, croyant en la démocratie, l'égalité et la fraternité.

Il ne convoitait pas le titre, mais il croyait que tous les hommes étaient égaux.

Il ne convoitait pas la priorité non plus,

et le vol parmi les Iroquois était chose inconnue.

Il croyait en la propreté du corps et la propreté de la morale.

Avec lui, la chasteté était un principe établi.

Il croyait qu'un homme réellement grand était un homme

qui avait fait quelque chose pour son peuple,

pas un homme qui avait accumulé beaucoup de richesses.

Il croyait que la terre est la mère de toutes choses

et qu'alors personne ne la possédait et que nul n'a plus de titre qu'un autre.

Toute sa politique civile était contre la concentration du pouvoir dans les mains de quelque individu et il penchait plutôt vers le principe opposé qui est de la division des membres dans l'égalité.

Il croyait en l'égalité de la femme, et la femme iroquoise a des droits que la femme européenne n'a jamais eus.

John COLLIER

Distribuant ce poème de John COLLIER ainsi que la signification des symboles amérindiens, VAILLANCOURT a renchéri la dimension interactive de sa présence sculpturale par une discussion avec les badauds. Or, VAILLANCOURT fait plus. Il a rapproché ses arbres de la forêt... des Amérindiens. La manœuvre dans le Mail et au Lieu recelait d'autres surprises.

De l'Arbre de la rue Durocher à l'Arbre de la rue Saint-Joseph : la vivacité sculpturale dans la rue

Parmi les sculptures élevées dans le Mail Saint-Roch, il y en avait deux qui se démarquaient formellement de celles formant l'Hommage aux Amérindiens : une énorme balançoire libidino-ludique créée aux Foufounes Électriques et surtout cet arbre-radeau reconstitué dans lequel pendent à chaque branche-mât différents rondins-ruits. Cet Arbre de la rue Saint-Joseph (1992) a une petite histoire et une mouvance symbolique spécifique à la région. D'abord pour ses qualités intrinsèques mais surtout pour l'implicite objectivation de toute une trajectoire

de la sculpture chez VAILLANCOURT. Voici pourquoi.

Alors qu'il y a quarante ans VAILLANCOURT entamait un dialogue en direct avec les gens en sculptant un orme sur la rue Durocher à Montréal (1953) — qui vient de passer une décennie à Place Sainte-Foy, centre commercial dans la ville du même nom, tout de suite après la Cité universitaire, avant d'être rapatrié sur les Plaines par le Musée du Québec pour sa rétrospective sur la sculpture québécoise — le fougueux sculpteur récidive, dans le Mail Saint-Roch qui n'est en quelque sorte que la partie recouverte de la rue Saint-Joseph en basse-ville de Québec, avec ce même dialogue interactif avec les gens (comme il l'avait fait d'ailleurs sur la rue Crescent à Montréal en 1989).⁷

Cette fois encore la thématique de l'arbre, non ciselé, mais peint et assemblé. Or, tous les morceaux de bois, dont les formes sont arrondies et usées par une force naturelle, nous livrent une clé. Il y a 12 ans, en 1980, Armand VAILLANCOURT avait mis en branle un véritable happening performatif de récupération de billots et de morceaux de bois dans les tourbillons au bas de la chute Montmorency à partir d'un système de câbles et poulies fort téméraire (comme il allait de soi dans son cas). « C'est la pièce des vieux bouts de

troncs et de branches d'arbres ramassés dans la rivière Montmorency, il y a de cela quelques années, qui retenait le plus l'attention des passants, hier. Certains y voyaient un étendoir à faire sécher les poissons (le cuisinier du Vendôme y a même trouvé une anguille). »⁸

D'un certain point de vue, non seulement Armand VAILLANCOURT a-t-il fait descendre symboliquement de la haute-ville (Place Sainte-Foy) à la basse-ville (Mail Saint-Roch) la thématique vivace de l'arbre/sculpture, mais il redonne un sens public à ce qui ne sera que présentation formelle au Musée.⁹

On sait que pendant une dizaine d'années l'Arbre de la rue Durocher a orné un hall de la Place Sainte-Foy, prêté par le ministère des Affaires culturelles. Centre à la clientèle huppée (Eaton, Simons, Perrault, Holt Renfrew) l'arbre a vécu dans l'anonymat de la culture de masse. Il est maintenant dans le jardin du Musée du Québec.

VAILLANCOURT quant à lui rapproche la symbolique de l'arbre des gens de la culture populaire, les petites gens qui déambulent entre l'église Saint-Roch, les comptoirs d'aubaines et la Maison de l'Auberivière qui sert de gîte aux démunis, sans abri, désinstitutionnalisés, etc.) La sculpture vit, elle n'est pas chosifiée de manière somptuaire. C'est là toute la signification que prend, à mon avis, l'Arbre de la rue Saint-Joseph. Monsieur Marc TARDIF, directeur de la SIDAC (l'association des commerçants du quartier) a eu l'intuition heureuse en acceptant la présence de VAILLANCOURT. Il suffirait maintenant d'acquiescer l'oeuvre...

Chez Armand VAILLANCOURT, la poésie sculpturale a toujours composé avec l'engagement politique. Voici donc le sculpteur vivant le plus important du Québec : « Inutile de compter sur nos musées montréalais ; ils attendent sans doute que le bouillant sculpteur soit refroidi pour rendre hommage à l'un des deux ou trois artistes qui a le plus marqué l'art des années cinquante, soixante et même au-delà, et exercé l'influence la plus grande sur les générations qui ont suivi. Ils risquent d'attendre longtemps, nos musées, car VAILLANCOURT est on ne peut plus en vie... Pas étonnant que le sculpteur québécois, dont les propos n'ont pas pris les nuances grisonnantes malgré les années, ne reçoive plus guère de prix (c'est pour quand

le Prix Borduas ?), de médailles et de subventions. Sans doute craint-on qu'il ne profite de l'une ou l'autre tribune pour mordre la main gouvernementale qui daignerait l'honorer. »¹⁰

Les énergies en ébullition dans les locaux du Lieu : l'Arbre de caoutchouc !

Impensable de n'occuper que le Mail Saint-Roch. Simultanément, VAILLANCOURT a littéralement envahi tous les recoins du Lieu sis sur la rue du Pont : peintures et dessins jusque dans les latrines, vidéos et carrousel de diapositives relatant les aventures et mésaventures de ses sculptures environnementales, c'est dans la salle principale pourtant que l'essentiel était présenté.

Sur une grande table au centre, les utopies sculpturales : entre autres la maquette de son projet de pont piétonnier sur la rivière Bourbon à Plessisville et d'autres projets en modèles réduits (les styrofoams). Partout des photographies où il y a des enfants et du monde. Sur un mur, des peintures en direct issues des soirées aux Fougounes Électriques ; dans la fenêtre et près de l'entrée des pièces œuvrées et coulées en acier.

Dans ce bazar surgit sur fond jaune de mappemonde à la géopolitique changeante, le troisième et non moins étonnant arbre. Il est fabriqué de carcasses de pneus éventrées. L'effet est saisissant : Priez pour nous Saint-Basile le-Grand ramène crûment l'indigence des pouvoirs vis-à-vis les désastres écologiques des déchets industriels et militaires.

J'aime ce VAILLANCOURT, humoristique et radical, celui de l'invention, de la rébellion et de la transformation à mille lieues de l'ornementation, de l'installation et de l'intégration. Encore une fois, et de façon magnifique, il inverse les proportions de compréhension de l'art et de la vie.

Quelle leçon de vitalité !

1 — Lire « Le torrent Vaillancourt déborde le mail », dans *Le Soleil*, mercredi 25 mars 1992 ; LEPAGE, Jocelyne, « Armand Vaillancourt, l'irréductible », *La Presse*, Montréal, samedi 28 mars 1992, p. E-3 ; DROUIN, Serge, « Armand Vaillancourt rend hommage aux Amérindiens », *Le Journal de Québec*, dimanche 29 mars 1992, p. 2 ; aussi dans *Voir*, semaine du 5 au 12 mars 1992.

2 — Québec Underground, 1962-1972, Montréal, Éd. Médiart, Tome 1, p. 35-65.

3 — En 1953, cinq ans après le Refus Global des automatistes autour de BORDUAS et Prismes d'Yeux autour de PELLAN et deux ans avant le

manifeste des plasticiens autour de JAURAN, donc en pleine entrée dans la modernité culturelle du Québec via nos avant-gardes artistiques, Armand VAILLANCOURT entreprenait de sculpter un orme en pleine rue Durocher. Du coup, et bien avant les théories et les concepts, VAILLANCOURT « crée » ici l'art public, en direct, en interrelation avec les gens de la rue, hors des institutions et dans une absence totale de politique et de programmes culturels. Le Conseil des Arts du Canada (57) n'existe pas encore, il n'y a ni ministère des Affaires culturelles (61) ni Musée d'art contemporain (64) et encore moins de 1 % d'intégration des arts à l'architecture. Il y a l'audace de l'art. En parallèle, avec ROUSSIL son ami, il anime la Place des arts, une cabane située ironiquement là où il y a maintenant la Place des Arts et le nouveau Musée d'art contemporain de Montréal ouvert au printemps dernier. Les automatistes, les plasticiens fréquenteront cet endroit où on discute de politique, de société et d'art jusqu'à ce que les autorités de la Ville ne ferment l'endroit en 1955. Arpentant la rue Sainte-Catherine en artiste-horloge (homme-sandwich) VAILLANCOURT crée sans doute la première performance-trajet de rue ici (une manœuvre ?). Don't Loose your Time. Ne perdez pas votre temps, promène-t-il dans cette ville aux gens pressés. Mais VAILLANCOURT ne s'active pas qu'au centre de Montréal. En 1958, son Monument aux morts carrément pacifiste et anti-militariste soulève un tollé à Chicoutimi. En 1963, à Asbestos, sa sculpture provoque littéralement la population. Un débat sur l'art moderne nourrira la controverse (il y a un film là-dessus). En 1964, VAILLANCOURT crée Forces lors du premier Symposium international de sculpture sur le Mont-Royal — c'est l'amorce de tous les autres symposiums et événements d'art qui vont déferler sur le Québec jusqu'à aujourd'hui. En 1966, VAILLANCOURT sème la controverse à Toronto avec sa sculpture Je me souviens de 108 pieds de long. Entre temps, ses ateliers fusion/poésie côtoient les happenings montréalais dont Serge LEMOYNE est le chef de file.

4 — Québec Underground, 1962-1972, Montréal, Éd. Médiart, Tome 1, p. 35-65.

5 — « Le torrent Vaillancourt déborde dans le mail », article non signé (à cause d'un conflit de travail) dans le journal *Le Soleil*, mercredi 25 mars 1992.

6 — Il y a ici une autre coïncidence importante. VAILLANCOURT déploie son imposante manifestation solo dans la haute-ville dans un centre d'artiste alors que le Musée du Québec programme à la Haute-Ville l'exposition La Sculpture au Québec, 1946-1961. Naissance et Persistance (printemps et été 1992). Même si en 1986, une France HUSER du *Nouvel Observateur* estimait, pour l'exposition L'Histoire en 4 Temps (1986) organisée par le Musée d'art contemporain de Montréal (huit spécialistes choisissent chacun quatre œuvres charnières de l'évolution de l'art au Québec) la sculpture Justice aux Indiens d'Amérique (sculpture-totem de bois brûlé), les conservateurs du Musée à Québec excluent cette œuvre politique malgré que l'on reconnaisse comme déterminante la forme totemique comme structurante de l'inspiration sculpturale moderne. Comme quoi il y aura toujours un clivage entre les institutions et l'art public, dans la rue !

7 — DURAND, Guy, « Paix, Justice, Liberté », *Inter* 43.

8 — « Le torrent Vaillancourt déborde dans le mail », *Le Soleil*, mercredi 25 mars 1992.

9 — Cynil Gauvin-FRANCCEUR écrit pour *Voir* (semaine du 23 au 29 avril 1992) à propos de l'exposition : « le coup d'œil offert par la salle principale de l'exposition est saisissant. Plusieures dizaines d'œuvres élançées se dressent devant nous comme une forêt de totems » (p. 9).

10 — LEPAGE, Jocelyne, « Armand Vaillancourt, l'irréductible », *La Presse*, samedi 28 mars 1992, p. E-3.



Armand VAILLANCOURT au Lieu. Photo : François BERGERON



Armand VAILLANCOURT au Lieu. Photo : François BERGERON